

louange du *doux pasteur*, du *sagart aroon*, comme on l'appelle en irlandais, dans la bouche même du paroissien :

“ Suis-je l'esclave qu'ils disent, mon doux pasteur, depuis que vous m'avez appris, mon doux pasteur, à n'être plus leur esclave à ces hommes qui voudraient faire de moi l'instrument de la servitude de notre vénérable Irlande, mon doux pasteur.”

Et poursuivant, avec un accent de fierté mâle et tendre à la fois :

“ Envers vous vaillant et fidèle, mon doux pasteur, sans être cependant votre esclave, mon doux pasteur, je me tiens debout près de vous, oh ! oui sans crainte près de vous, mon doux pasteur.

“ Qui donc pendant les nuits d'hiver, mon doux pasteur, lorsque soufflait le vent glacé, mon doux pasteur, vint à la porte de ma cabane, et là, sur la terre nue, s'agenouilla près de moi, malade et pauvre, mon doux pasteur ?

“ Qui donc, le jour de la noce, mon doux pasteur, rendit gaie ma triste cahutte, mon doux pasteur ? Qui, le jour du baptême du pauvre, vint rire et chanter avec nous, faisant chanter nos cœurs, mon doux pasteur ?

“ Qui, en ami sincère, mon doux pasteur, ne me railla jamais, mon doux pasteur, et à mon foyer sombre apporta, les yeux pleins de larmes, ce que j'aurais dû lui porter, mon doux pasteur ?

“ Oh ! c'est vous, c'est vous seul, mon doux pasteur, aussi vous ai-je voué, mon doux pasteur, un amour qu'ils n'ébranleront jamais, mon doux pasteur, car nous suivons la même cause, la vieille cause de l'Irlande, mon doux pasteur.”

Même sensibilité délicate dans deux autres ballades de Banim. L'une qui se chante, comme le *Sagart aroon*, sur un vieil air national,

est adressée par une Irlandaise à son *Buchellen bawn*, “ son cher petit enfant,” pour le détourner de la maison maudite des convertisseurs protestants où on lui apprendrait à ne plus écouter sa mère, à mépriser le bon Dieu, la bonne Vierge, ses saints et son pays natal.

L'autre est aussi à l'adresse d'un fils, dont la mère vient d'entendre prononcer l'arrêt de mort, et qu'elle appelle dans ses bras pour bénir une dernière fois un front qui ne s'est jamais courbé que devant Dieu, pour baiser des mains honorées par les fers du fanatisme triomphant. Cette élégie est une sœur de l'énergique ballade intitulée la *Mère du Patriote*, souvenir des gibets de 1798. L'insurrection qu'ils étouffèrent dans le sang irlandais avait eu pour principale cause, on le sait, les cruautés calculées du gouvernement britannique. Mis à la question par des garnisaires qui prétendaient trouver chez eux des armes, fustigés jusqu'au sang couverts de plaies qu'on enflammait à l'aide de poivre et de sel, livrés à une soldatesque fanatique qui enduisait de poix leurs cheveux et les leur arrachaient de la tête, les pauvres paysans catholiques, réduits au désespoir, avaient cherché dans la fuite et la guerre civile un refuge, hélas ! inutile. Cernés de tous côtés par une armée régulière, très-supérieure en nombre, on les prit et on les tortura avec la plus inexorable rigueur, pour les faire dénoncer leurs chefs ; mais pas un ne trahit.

Au moment où son fils est au pied du gibet et où on le somme de choisir entre la dénonciation et la mort, la mère du patriote lui crie :

“ Courage, mon fils, courage ! l'ombre même d'un blâme n'a jamais couvert aucune personne de ton nom ; mais, si tu devenais un traître, je voudrais que le lait dont je t'ai